Document generated on 09/22/2024 11:21 p.m.

Québec français

L'été de l'île de Grâce ou la fin du grand rêve américain

Aurélien Boivin

Number 109, Spring 1998

URI: https://id.erudit.org/iderudit/56350ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Boivin, A. (1998). Review of [*L'été de l'île de Grâce* ou la fin du grand rêve américain]. *Québec français*, (109), 86–89.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'été de l'île de Grâce

ou la fin du grand rêve américain

par Aurélien Boivin

Québec-Amérique

Madeleine Ouellette-Michalska

De quoi s'agit-il ?

Roman historique, *L'été de l'île de Grâce* [1] a valu à Madeleine Ouellette-Michalska le prix France-Québec, lors de sa parution en 1993. Cette même année, l'écrivaine originaire de Saint-Alexandre de Kamouraska obtient le prix Arthur-Buies pour l'ensemble de son œuvre qu'elle tisse depuis plus d'un quart de siècle, s'adonnant à tous les genres.

Pour son sixième roman, réédité en 1995, Madeleine Ouellette-Michalska exploite un épisode peu connu mais combien tragique de l'histoire du Québec, l'épidémie de typhus qui a frappé une partie de la population en 1847, entraînant dans la mort des milliers d'Irlandais chassés de leur pays par la maladie de la pomme de terre et par une longue famine (1845-1847). Encouragés par les autorités impériales britanniques désireuses de peupler à peu de frais et rapidement cette vaste colonie d'outre-Atlantique afin de « compenser la perte des territoires américains » (p. 46), ces immigrants, tel du vulgaire bétail, sont transportés, « au plus bas tarif » (p. 46) sur des vaisseaux de fortune dans des conditions insalubres et inhumaines. Malades à leur arrivée, quand ils ne sont pas morts en mer, ils sont forcés par les autorités canadiennes, de descendre dans l'île de Grâce, mieux connue sous le nom de Grosse-Île ou d'île de la Quarantaine. Des milliers d'entre eux — l'histoire officielle avance même le nombre de 12 000 — y trouvèrent la mort, malgré les efforts que déploie l'équipe que dirige James Milroy, directeur médical de la station de quarantaine. Le narrateur omniscient blâme le gouvernement du Québec qui, pour ne pas nuire au commerce et à l'économie du pays, n'a jamais voulu exercer un contrôle plus sévère de l'immigration, en dépit des demandes répétées des autorités médicales, ni exiger le respect des lois régissant le transport des passagers dans des conditions sanitaires minimales. Si plusieurs paient de leur vie cet égarement, tout espoir n'est pas perdu : au prix du courage et de l'abnégation du docteur Milroy, de sa gouvernante Persévérance et de toute l'équipe médicale et militaire, l'épidémie est enrayée, avec l'arrivée du froid et d'une nouvelle saison, la vie triomphe de la mort, mais l'île, marquée par la cruauté du destin, ne sera plus la même, bien qu'elle redevienne « une terre de silence et de vent. Une terre sauvage qui retournait à l'oubli » (p. 355).

Le titre

L'été du titre, c'est l'été 1847, saison qui correspond à la période la plus intense et la plus meurtrière de l'épidémie. L'île de Grâce, l'une des nombreuses îles de l'archipel des Danaïades, située en face de Montmagny, à une cinquantaine de kilomètres en aval de la ville de Québec, c'est le nom ancien — et légendaire — de cette petite île grosse comme une tête d'épingle que le docteur Milroy découvre non sans effort sur une carte qu'il consulte à la bibliothèque de l'hôpital de la Marine, où, au début du roman, il exerce le rôle de directeur adjoint. Rebaptisée par la suite Grosse-Île, résultat, semble-t-il, de la déformation du nom anglais, Grace Island, puis, à partir de la première épidémie de choléra en 1832, île de la Quarantaine, cette île a longtemps été interdite à la population, ayant servi, pendant de nombreuses années, de station de quarantaine pour les immigrants, puis, à compter de 1937, de base américaine et canadienne réservée à des expériences bactériologiques

ultrasecrètes, avant de devenir une station de quarantaine pour les animaux. En 1978, le gouvernement du Québec en a fait une réserve de chasse et de pêche sous le nom de Sanctuaire de la Grosse-Île, maintenant accessible, depuis 1995, et connu sous le nom de Lieu historique national de la Grosse-Île-et-le-Mémorial-des-Irlandais. Près de 20 000 Irlandais, victimes des deux épidémies, reposent au milieu du fleuve géant qu'ils avaient remonté en toute confiance pour reconquérir dans le respect et la dignité leur liberté bafouée.

Le lieu (l'espace)

La majeure partie du roman se déroule dans l'île de Grâce, jadis un véritable paradis terrestre, bien ancré dans les eaux du fleuve générateur, porte d'entrée d'un nouveau continent chargé de promesses et trait d'union entre le Nouveau Monde et l'Ancien (p. 60). Mais cette île est devenue, pour des milliers d'Irlandais, un véritable « enfer que l'on souhaitait éviter, l'enclave à fuir si l'on avait le malheur d'y échouer » (p. 62). C'est par les yeux du docteur Milroy que les lecteurs découvrent cet Éden devenu, l'espace d'une saison, un infect et inhumain mouroir. Le lazaret, d'abord, le seul hôpital de l'île, est délabré et infesté de vermine, comme les vaisseaux qui transportent les victimes de la famine irlandaise en Amérique, une terre promise, à leurs yeux, qui ne respecte toutefois pas ses promesses. Il y flotte « une odeur irrespirable » (p. 71), un air de plus en plus vicié et intolérable à mesure que s'y entassent les malades et que s'y empilent les victimes de l'épidémie. Le narrateur insiste sur « l'odeur insoutenable » (p. 32), « odeur de pourriture » (p. 59), « de pourriture humaine » (p. 64), « odeur de putréfaction » (p. 71), de « miasmes pestilentiels » (p. 65) et « mortifères » (p. 72), d'« émanations putrides, mûries par la chaleur » (p. 65) qui assaillent, voire étouffent ceux et celles qui tentent d'apporter consolation et réconfort aux malades. Cette puanteur est omniprésente sur les vaisseaux qui abordent l'île, dès le milieu de mai (p. 32). Le contraste est frappant avec les riches et somptueux appartements du gouverneur, à Québec, à qui le docteur Milroy rend visite pour demander en vain de l'aide, et avec l'apaisant et attrayant couvent des Ursulines de la rue du Parloir, où se réfugie le même docteur, après avoir visité quelques rues et lieux célèbres de la ville, « bastion de la population française en Amérique » (p. 15). Contraste aussi avec les appartements sobres mais combien propres mis à la disposition du docteur dans l'île, tout imprégnés de parfums et d'odeurs de plantes que se plaît à cueillir Persévérance, sa gouvernante, rappelant ainsi la beauté et la richesse de cet Éden d'antan transformé jusque dans ses entrailles mêmes depuis l'arrivée des victimes du typhus.

Le temps

L'intrigue, linéaire, se déroule en 1847, depuis le 1er mai jusqu'au début de novembre. Elle traverse ainsi, contrairement à ce que laisse entendre le titre, trois saisons, mais c'est vraiment pendant l'été, avec sa chaleur torride, que la tragédie atteint son paroxysme. Quelques analepses rappellent l'épidémie de choléra qu'a connue le Québec en 1832, épidémie déjà évoquée dans *Charles Guérin* (1853) de P.-J.-O. Chauveau et dans « Emma ou l'amour malheureux. Épisode du choléra à Québec, en 1832 », un conte d'Ulric-J. Tessier paru en 1837.

La structure

L'été de l'île de Grâce raconte en onze chapitres d'inégale longueur, selon le point de vue d'un narrateur omniscient, l'épidémie de typhus qui a fait des milliers de victimes au sein de la population immigrante irlandaise en 1847. Derrière cette histoire officielle, souvent occultée par les manuels, est racontée par le même narrateur une deuxième histoire, fictive celle-là, axée sur James Milroy, condamné, par amour de sa profession et par patriotisme, à l'exil dans l'île de Grâce, pour y soigner les malades, ses compatriotes. Cette histoire privilégie aussi Persévérance qui, par son dynamisme, sa débrouillardise et son savoir-faire, parvient à sauver son maître, « qu'elle aime d'un amour impartagé » (p. 78), et, sinon à enrayer l'épidémie, du moins, écrit Marilyn Randall, « à suppléer à l'échec de la science et des hommes scientifiques par les soins non seulement corporels mais profondément spirituels qu'elle prodigue aux malheureux habitants de l'île [2] ». Se profilent ici et là des allusions à l'Histoire officielle (avec un grand H), véritable personnage du roman, évoquant le conflit entre anglophones et francophones du Québec, entre dominants et dominés, entre vainqueurs et vaincus, moins de trois quarts de siècle après la Conquête anglaise et au lendemain des Rébellions de 1837-1838. Car Madeleine Ouellette-Michalska dépasse la mission d'un simple romancier

qui veut raconter une histoire : elle entend aussi corriger, compléter cette Histoire — fût-elle perçue comme événementielle — en fournissant à ses lecteurs et lectrices des renseignements sur des événements importants que l'Histoire a occultés, tout en y ajoutant une part de fiction, pour construire son roman historique. En ce sens, Randall a encore raison d'écrire que « [l]a lutte de Persévérance contre l'épidémie rejoue, sur le plan fictif, la lutte mythique du bien contre le mal, de la vie quotidienne contre la force écrasante de l'Histoire [3] ». Par ce personnage, la romancière veut redonner à la femme la place qu'on lui a refusée dans l'évolution de l'histoire et de l'Histoire. C'est probablement la raison qui explique que le personnage central devienne, en fait, Persévérance, femme unique et combien sympathique qui n'a peut-être jamais existé, contrairement au docteur Milroy, ressemblant à un médecin qui a œuvré dans l'île, un peu avant et pendant l'épidémie de 1847.

Les thèmes

La fin des rêves et du grand mythe de l'Amérique. Voilà un thème cher à Ouellette-Michalska déjà abordé dans *La maison Trestler ou le 8e jour d'Amérique* (1984) et dans *L'amour de la carte postale* (1987). Les immigrants irlandais sont désabusés, découragés, désespérés quand ils sont contraints de descendre dans l'île de Grâce, tombeau de plusieurs milliers d'entre eux. « On leur avait promis une terre, des maisons, un pays, or ils se trouvaient exilés, peut-être même prisonniers sur une île déserte où ils ne voyaient ni terre ni maison, pas même un bout de jardin » (p. 34), pas même un paysage, car, affirme un immigrant anonyme, « il n'y a jamais de pays sans paysage » (p. 35).

Le fleuve qui devait être le lien libérateur entre leur pays natal et leur patrie d'adoption participe de leur infortune. Dès leur arrivée en terre d'Amérique, « ils voulaient tout de suite ce dont ils avaient rêvé pendant des années. Ils ne s'étaient pas séparés des leurs et n'avaient pas renoncé à tout pour aboutir sur une île perdue où ils devaient encore patienter, espérer ce qui se dérobait toujours » (p. 35). Le docteur Milroy est conscient de l'évanouissement des rêves de ces malheureux, « déçus de ne pas trouver l'Amérique qui roule sur l'or » (p. 45). Si, pour lui, « l'Amérique [...] c'est partout où l'on décide de recommencer sa vie » (p. 56), pour eux, c'« est avant tout le continent du rêve, espace dont les frontières fuient dès l'instant où l'on croit les toucher » (p. 57). « Son Amérique à lui [le docteur], comme celle de tous ces nouveaux arrivants, n'avait été que le désir obstinément entretenu de croire en des lendemains différents et par le fait même meilleurs » (p. 57). Pour nombre d'entre eux, « [u]ne bénédiction collective leur serait accordée et la date de leur mort serait, avec leur nom et leur date d'arrivée figurant déjà aux registres des hôpitaux, la seule trace visible de leur passage en Amérique. De leurs peines et de leurs plaisirs, de leurs projets et de leurs rêves, il ne resterait que cette terre friable exhalant une odeur de pourriture humaine » (p. 64). Cet été 1847 est combien différent de celui que promettait à tous, au docteur Milroy compris, « une longue saison pour le rêve et l'oubli » (p. 69). Cette terre promise, cette terre qu'on leur avait dite si accueillante se transforme en véritable cauchemar. Pour les victimes, l'île de Grâce se fond avec l'Érin disparue. Ils ont tout perdu, même la vie.

La liberté. Voilà un thème qui est intimement lié au premier et associé au fleuve et à la voilière, cadeau du gouverneur à Milroy. En immigrant en Amérique, ces Irlandais, soumis à l'Empire britannique, aspirent à la liberté.

La vie et la mort. *L'été de l'île de Grâce*, c'est la lutte constante et acharnée que mènent tant l'équipe médicale que les malades contre la mort, envahissante dans « [c]ette île [qui] n'enrayait ni la déchéance ni la mort, [mais qui] en retardait tout au plus l'échéance » (p. 71). En dépit des efforts déployés, l'équipe de Milroy doit composer avec le manque de connaissances des épidémies. D'où l'immense compassion de tout le personnel, tant médical que militaire, pour les malheureuses victimes. Devant la dégradation de l'île « pour laquelle le savoir et les techniques apprises n'étaient d'aucun secours », ils sont conscients que « [s]eules la patience et la sagesse paraissent encore servir » (p. 127). Pour Milroy, « la vie [est] un instant fragile voué à l'anéantissement » (p. 127-128). Aussi est-il prêt à sacrifier la sienne (p. 130) et à croire aux bienfaits de la médecine populaire que pratique Persévérance et à la vertu des médicaments naturels qu'elle lui propose pour le ramener à la santé : « Sans accorder de fondement scientifique à ces pratiques, il leur reconnaissait une certaine efficacité qui tenait peut-être surtout à la foi qui leur était portée, ce qui n'était finalement pas très différent de la médecine » (p. 132).

L'impuissance. C'est celle des autorités gouvernementales mais aussi celle de la médecine devant la propagation d'un mal contre lequel Milroy et son équipe ne peuvent rien (p. 150) et devant la souffrance qu'ils ne parviennent pas à soulager, sauf par la mort dans des conditions atroces. Ils ne peuvent rien en présence de la mort et de « son effroyable pouvoir de corruption » (p. 150). Point étonnant que, découragé, le docteur vieilli avant l'âge déplore l'inefficacité de son travail qui le pousse à « être le complice de souffrances inutiles, [à] être le témoin de la mort qui passait » (p. 151). Il est si affecté par son impuissance qu'il se sent déjà étranger dans Québec, ville qu'il vient juste de quitter, qu'il ne reconnaît plus et dans laquelle il est « traité comme un malfaiteur », forcé d'ailleurs de se cacher dans un couvent, lui qui pourtant, par le labeur déployé, « eût pu s'attendre à quelque gratitude » (p. 165).

La solitude. Elle est intimement liée au thème de l'impuissance. Bien que côtoyant quantité de malades anonymes que l'on ne voit jamais (ou si peu), Milroy ne se sent pas moins seul, surtout quand il arpente l'île à la tombée de la nuit pour oublier son incapacité à lutter efficacement contre la maladie. Même Persévérance, pleine d'attention pour lui, ne parvient pas à corriger ce sentiment de désespérance qui l'assaille après une journée de travail qu'il juge souvent inutile. Il connaît une telle solitude qu'il est mal à l'aise, au couvent, en présence de sa femme qu'il aime pourtant passionnément : « Après tant de solitude, il avait presque mal de tant de bonheur » (p. 178). Aussi a-t-il peine à s'abandonner, lors de la nuit d'amour qu'il connaît avec sa femme.

L'amour. Il est souvent à sens unique. Milroy aime sa femme et ses enfants dont il est séparé depuis le début de l'épidémie et qui n'ont pas l'occasion de lui rendre cet amour. Persévérance n'avoue jamais son amour pour le docteur qu'elle protège. L'amour de deux jeunes Irlandais, les seuls qui ont un nom dans cette masse de victimes, est brisé par la mort de la jeune fille. Un autre médecin, membre de

l'équipe, se suicide par amour pour une femme de l'île aux Réaux qui l'a quitté.

Les personnages

James Milroy. Écossais d'origine, marié à une Canadienne française, le docteur James Milroy incarne, par son dévouement et son action, l'image du serviteur fidèle du gouvernement impérial. Directeur adjoint de l'hôpital de la Marine à Québec, au début du roman, il est nommé directeur médical de la station de quarantaine de l'île de Grâce — nom qu'il préfère à celui de Grosse-Île —, il se révèle un médecin consciencieux, dévoué, foncièrement bon et humain. Il ne vit que pour ses malades, à l'image du docteur Rieux de *La peste* de Camus ou de Pierre Dupas, le prêtre défroqué du *Temps des hommes* d'André Langevin, deux êtres qui, à travers les malades, dans un cas, et les hommes, dans l'autre, rejoignent leur propre souffrance qu'ils ne parviennent, comme Milroy, ni à bien comprendre ni à expliquer tant elle relève, dans ce monde anonyme, de l'absurde. À première vue, Milroy semble bien le héros de cette tragique histoire d'un été. Mais, à mesure que le temps fuit, il perd ce statut de héros au profit de Persévérance.

Persévérance. Femme d'âge mûr (p. 2), Persévérance est la gouvernante du docteur Milroy et joue le rôle de son ange gardien, veillant sur lui comme une femme sur son amant. Elle aime d'ailleurs le médecin, sans jamais l'avouer. Femme forte à l'image de celle de l'Évangile, elle incarne l'espoir, ainsi que l'indique son prénom. Douée du savoir populaire, contrairement au docteur Milroy, impuissant devant la maladie qu'il connaît peu ou pas, elle fabrique à partir de plantes médicinales des sirops qu'elle distribue aux malades, Milroy y compris. Elle se transforme aussi en institutrice, pour transmettre, avec humanité et compassion, son savoir aux immigrants à qui, grâce à son talent de conteuse, elle apprend le français et les bienfaits de l'exercice physique pour augmenter leur chance de survie. Selon Réginald Martel, « [e]lle est, dans ce coin de pays perdu, celle qui possède la mémoire des lieux et des êtres. Une mémoire qui fait que la vie peut continuer, doit continuer. Avec les rares mots qu'elle connaît, non seulement elle entretient la vie, mais encore elle se forge une pensée personnelle [4] ». Ce beau personnage permet encore à la romancière de faire le point sur l'état de la médecine, au milieu du XIXe siècle, et de rappeler l'importance alors d'une pharmacopée populaire.

Lechaunay. Il est chimiste et pense avoir découvert le médicament miracle pour triompher de la maladie. Ce fluide magique se révèle toutefois inefficace puisque, atteint lui-même du typhus, lors de sa visite dans l'île, il doit la vie à Persévérance qui, dans sa grande simplicité, lui redonne un peu d'humanité et le ramène sur terre, en l'aidant à « troqu[er] l'amour des vérités froides contre la passion des idées simples » (p. 319). En offrant en cadeau un microscope à la gouvernante, il lui permet d'atteindre au savoir scientifique que sa condition de femme lui avait toujours refusé.

Le capitaine Clark. Commandant militaire de l'île, le capitaine Clark joue aussi le rôle d'officier de la quarantaine. C'est lui qui est responsable de la discipline et du respect des lois dans l'île. Il est prêt à toute éventualité, même à couler un vaisseau avec les canons pointés vers le fleuve pour forcer les capitaines à s'arrêter dans l'île. Il est le trait d'union entre le fleuve et l'île de pestiférés.

Agnès Frémont. Elle-même fille de médecin, Agnès Frémont est l'épouse du docteur Milroy dont elle est séparée tout au long de ce difficile été 1847. Le souvenir de celle qu'il aime intensément et qu'il appelle *Darling* hante l'esprit du docteur et lui redonne courage. Si on la voit peu, elle ne passe pas inaperçue dans la haute société bourgeoise de la ville de Québec.

Le gouverneur. Il n'est jamais nommé — il s'agit de Elgin — mais il joue un rôle relativement important puisque, par son inaction et par son refus de se rendre à la requête de Milroy, il est cause de la propagation de l'épidémie dans l'île.

L'équipe médicale. Elle est constituée d'une poignée de médecins, dont le docteur Byrnes, emporté par la maladie dès les premières semaines, le docteur Prévost, qui se donne la mort à la suite d'une peine d'amour, quelques infirmières et des préposés au ménage et au transport, jamais décrits, aussi anonymes que les nombreux malades qui ont perdu toute individualité dans cette masse absurde de la souffrance et de la mort.

Sens de l'œuvre

Avec *L'été de l'île de Grâce*, roman historique mais aussi roman d'atmosphère, Madeleine Ouellette-Michalska a voulu rappeler un épisode tragique de l'histoire du Québec. En mettant en scène Persévérance, un personnage fictif, contrairement à Milroy, qui perd son statut de héros en présence de sa gouvernante, elle entend souligner l'important rôle que les femmes ont joué dans l'histoire événementielle qui alimente la grande Histoire. La romancière veut encore attirer l'attention sur le manque de prévoyance, voire le désintérêt des autorités en place envers les immigrants irlandais sacrifiés dans des conditions inhumaines. Elle dénonce le mercantilisme de ces mêmes autorités qui, devant les solides arguments de Milroy, ont tenu un discours de commerçant (p. 209). « La rencontre avec le gouverneur tournait en rond. [Milroy] n'obtiendrait pas que l'on réduise l'immigration ni que le transport des immigrants soit amélioré. Aucun des problèmes soumis ne recevait de solution précise. On lui promettait tout au plus une vague assistance, la venue d'un chimiste et d'un fluide miraculeux, alors qu'il avait un urgent besoin d'hôpitaux, d'infirmières et de médecins » (p. 212). Le courage et la détermination de Milroy permettent à plusieurs malades de retrouver le bonheur dont il dit que « c'est quelques minutes de grâce gagnées sur la souffrance et la mort » (p. 224). Le typhus qui fait des ravages dans *L'été de l'île de Grâce* pourrait être la métaphore de cette autre maladie des temps modernes, le sida, contre laquelle la médecine, pourtant plus avancée que celle du siècle dernier, ne peut encore à peu près rien, sinon témoigner aux malades une grande compassion. Milroy tire au moins une leçon de son expérience : « Ce dernier été lui avait appris ce qui se trouve rarement dans les livres : approcher l'horreur, en saisir l'intolérable met en échec tout héroïsme et toute tentative d'idéalisation » (p. 256).

Notes

1. *L'été de l'île de Grâce*, Montréal, Éditions Québec / Amérique (QA, n° 19, [1995], 360 p. [première édition : Montréal, Éditions Québec / Amérique (« Deux continents »), [1993], 351 p.].
2. Marilyn Randall, « Histoire, roman et texte national : comment lire *L'été de l'île de Grâce* », dans *Voix et images*, 67 (automne 1997), p. 65-83. [Voir p. 72]. [Le numéro est consacré à Madeleine Ouellette-Michalska].
3. *Ibid.*, p. 76.
4. Réginald Martel, « Ouellette-Michalska : l'Amérique est là où on prend racine pour y vivre, aimer et mourir », dans *La Presse*, 27 juin 1993, p. B-7.